

CINEMA

Mollahs barbants

Après sa publication en bande dessinée, l'histoire vécue de Marjane Satrapi est adaptée au cinéma, sous forme de dessin animé: un regard plein d'intelligence et d'humour.

Bandeau blanc serrant sa tête, le poing levé et lançant des slogans contre le chah. C'est une des premières scènes représentant Marjane Satrapi, dans "Persépolis", le dessin animé tiré de la bande dessinée éponyme. Nous sommes en 1978 à Téhéran, capitale iranienne, et Marjane participe, depuis le salon familial, à une grande manifestation contre le chah qui défile à travers les rues de la ville. Ses parents lui intiment alors l'ordre d'aller se coucher. Non pas qu'ils soutiennent le régime. Au contraire, ces libéraux éclairés se réjouissent de la chute imminente de la dictature pro-américaine. Mais Marjane n'est alors qu'une petite fille de neuf ans, et à cet âge, on se couche tôt, même pendant les événements historiques.

"Persépolis", co-réalisé par Marjane Satrapi et le dessinateur de bédés Vincent Paronnaud, alias Winchluss, retrace la vie de l'auteure jusqu'à son départ définitif de la République islamique iranienne pour la France. Déjà, la sortie des quatre albums de 2000 à 2003 avait créé une sensation et valu à Satrapi une renommée internationale certainement méritée. La version cinématographique a confirmé la performance en obtenant notamment le prix

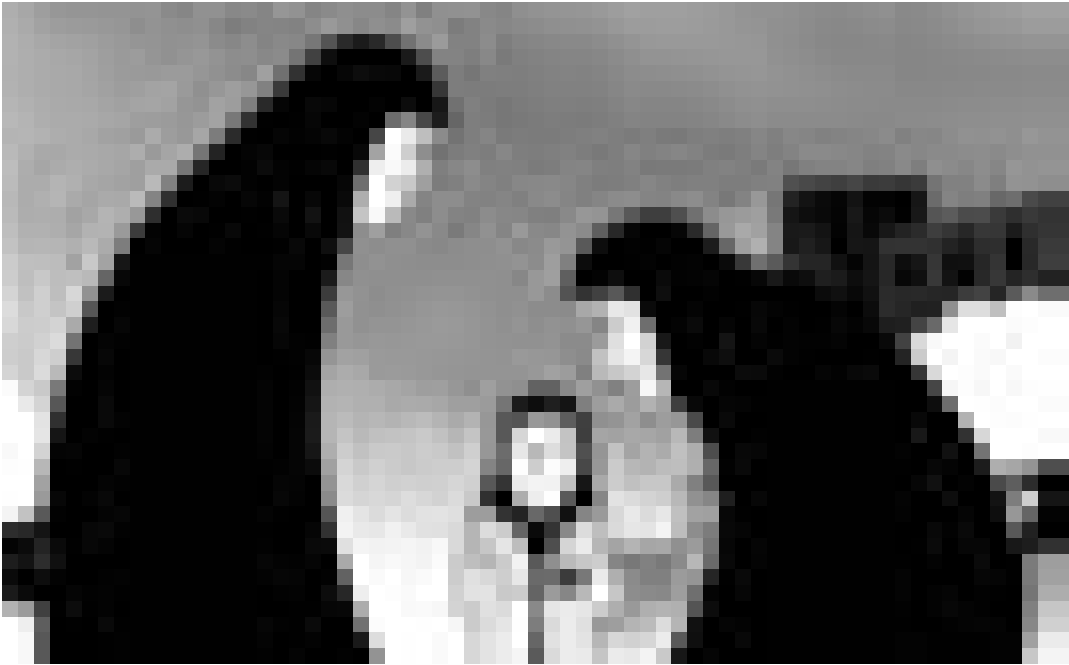
Persépolis, à l'Utopia

du jury du dernier festival de Cannes.

C'est que "Persépolis" est une œuvre d'une remarquable habileté. Par sa manière notamment de lier un récit personnel et vécu assez romanesque à la "grande histoire". Le dessin animé passe ainsi en revue la fin du régime impérial et prend en compte les diverses factions politiques qui lui étaient opposées (avec les espoirs, vite déçus, de l'extrême-gauche). Puis viennent l'instauration

du régime théocratique, la guerre contre l'Irak, jusqu'à la banalisation du pouvoir clérical dans les années 90. Le film offre, en une heure et demie, un aperçu global de l'évolution de l'Iran de ces trente dernières années, sans pour autant assommer le public de faits, ni l'abrutir par trop de simplifications.

Il faut dire que l'environnement familial de Satrapi lui offre une toile de fond très utile: sa famille, en commençant par ses parents et sa grand-mère, est empreinte d'humanisme libéral, tandis qu'un oncle et certains amis des parents sont franchement marxistes. Ces derniers ont connu les geôles et les tortures des régimes successifs.



Très jeune déjà, Marjane se fait réprimander à cause de son goût pour la "décadence occidentale".

Libéré du joug du chah, l'Iran subit bientôt celui des mollahs, ce qui frappe de façon doublement sévère les femmes, surtout celles qui, comme la jeune adolescente Marjane, n'entendent pas se laisser baillonner, à défaut de ne pouvoir refuser le foulard symbole de l'oppression sexuelle. Si ses parents préfèrent rester en Iran, ils ne peuvent par contre pas supporter que l'indépendance d'esprit de leur fille pâtisse de la domination des barbus.

Ainsi commence le premier exil de Marjane vers l'Europe, où elle poursuit sa scolarité secondaire au lycée français de Vienne en Autriche. En pleine puberté, la petite "extraterrestre" iranienne découvre un monde nouveau à travers une bande d'ami-e-s anarchisant-e-s. C'est également dans la capitale autrichienne qu'elle fait ses premières expériences avec le genre masculin - hors mariage évidemment -, chose impossible dans son Iran natal. Mais après quelques péripéties malheureuses en Europe, elle retourne chez ses parents à Téhéran pour y entamer des études en arts plastiques, en s'exerçant à peindre des femmes voilées de la tête aux pieds, comme elle. L'amour aussi, elle le rencontre, mais ce n'est qu'après un mariage qu'il peut être vécu en public. Celui-ci ne sera toutefois que de courte durée et cette dernière expérience lui fait définitivement quitter l'Iran.

"Persépolis" est une œuvre toute en nuances. L'Iran des mollahs n'y est certes pas épargné, mais Satrapi donne une image juste d'une société complexe, prise entre modernité et archaïsme religieux et surtout loin des clichés orientalistes. C'est sûr, une telle oeuvre ne fait pas le lit du "choc des cultures". De toute façon, comme elle l'a dit elle-même dans une récente interview parue dans les "Inrockuptibles": "Le vrai choc des cultures, il se situe entre les cons et les pas cons". Et l'Iran est loin d'être le seul pays où ces premiers sont au pouvoir.

David Wagner

AUSSTELLUNG

Scarlett und die saufenden Skelette

Jonathan Meese beschäftigt sich mit Karl Marx: Heraus kommt eine Ausstellung die alles auf den Kopf stellt vom Revolutionstheoretiker bis zum eigenen Ich.

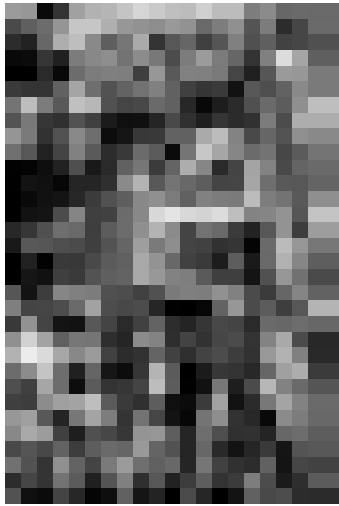
remarx,
bis zum 31. August im
Karl-Marx-Haus in Trier
www.remarx.de

Was Jonathan Meese, oft als *Enfant terrible* der deutschen Gegenwartskunst tituliert, von den wahren *Enfants terribles* unterscheidet, ist, dass er nicht beißt. Soll heißen: Durch seinen unverkennbaren Humor leitet er jeden noch so kunstunbefleckten Betrachter letztendlich zu der Erkenntnis, dass es nicht viel zu erkennen gibt und Kunst trotzdem Spaß machen kann.

Wie das geht? Man mache einen Ausflug ins Karl-Marx-Museum in Trier, wo seine Installation "Das Gruselkabinett des Dr. Erzmarx (Der Getreidedaddy)" noch bis zum 31. August zu sehen ist. Dort wird man mit ein bisschen Zeit im Gepäck automatisch zur Erleuchtung geführt. Wer sich für die Turbovariante entscheidet bringt statt Zeit

Geld mit und kauft und konsumiert an Ort und Stelle eine Flasche extra für die Ausstellung gebrannten Doppelkorn namens "Don Marx Don".

Die Installation ist Teil der neuen Dauerausstellung "Remarx", in der über Leben, Werk und Wirkungsgeschichte Karl Marx informiert wird. Trotzdem scheint die Verbindung zwischen Meese und Marx nur rein oberflächlich zu sein. Das Gruselkabinett birzt zwar vor lauter Marx-Referenzen - die Worte "Dr. Erzmarx", "Erntemarx" und "Getreidedaddy" tauchen immer wieder auf, dazu "das Kapital" sowie Marx-Portraits im Picassostil, schwarz auf rotem Grund - jedoch sind dies nur logische Konsequenzen der Stereotypisierung und kategorischen Vermarktung, der Marx, aber auch an-



dere "Revolutionshelden" sowie das Konzept der Revolution an sich zum Opfer gefallen sind. Revolution wird zum Mythos, zu Pop-Art und im glücklichsten Fall zu einem Detail im Meese-Kosmos. Zum Beispiel zu einem klassischen Portrait-Quartett, das Engels neben Napoleon und darüber Marx neben Meese zeigt. Oder zu einem Essay mit dem Titel "Die Bewegtheit der Kunst ist ihre Politik", das im Stil des "Kapitals" beginnt, um dann plötzlich in einen absurden Dada-Text überzugehen.

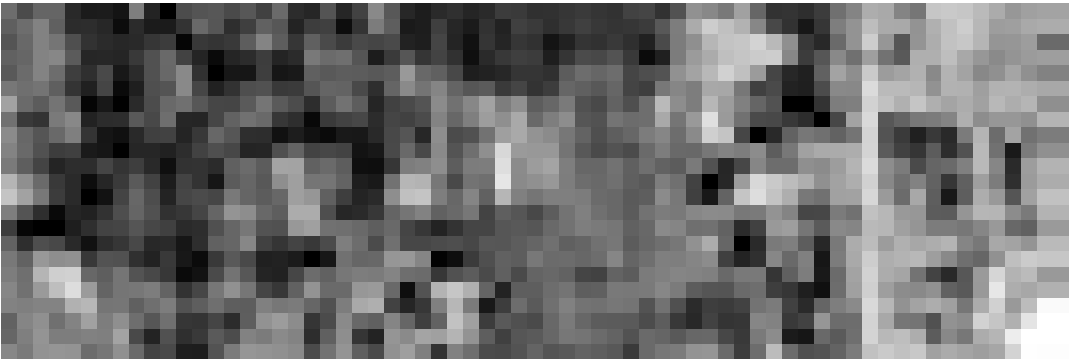
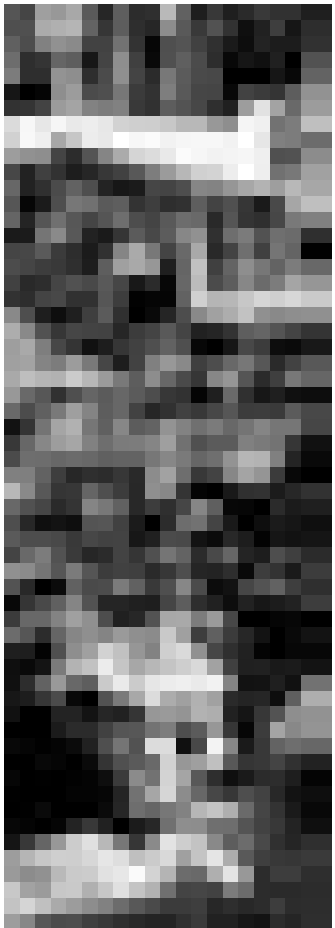
Das verwirrend amüsante Chaos aus Referenzen, Querreferenzen und Nullreferenzen geht über die politischen Revolutionen, über Diktatur

und ihre Beziehung zur Kunst weit hinaus und greift einiges auf, was Popkultur zu bieten hat. Von Außerirdischen über Scarlett Johansson und den Mumins bis hin zu einem Foto vom jungen Jonathan Meese im drolligen Bärenkostüm ist alles so miteinander verbunden, dass es absolut keinen Sinn ergibt. Doch genau das scheint der Sinn hinter all dem zu sein: Die Erkenntnis, dass Referenzen in der Kunst wie auch im Leben beliebig austauschbar sind, und dass sie immer nur gerade das bedeuten, was man als Individuum in sie hinein interpretiert.

Je nachdem wie lange man als Besucher braucht, um zu diesem Schluss zu kommen, mag man sich etwas dümmlich vorkommen ob der überragenden Beweislast, die einen von allen Seiten in Form von Wandkollagen und Gemälden umgibt. Tröstend wirkt dabei die Anwesenheit der Gruselkabinett-Bewohner, einer Gruppe von Skeletten, die sich nicht nur das Gehirn, sondern auch den gesamten Rest ihres Körpers weg gesoffen zu haben scheinen, oder die zumindest so lange dort hängen geblieben sind, dass sich das Gehen für sie nicht mehr lohnt. Denn es ist tatsächlich so: Je länger man bleibt, umso mehr absurde

Details findet man und desto unterhaltsamer wird der Besuch. Man wünscht sich, die Skelette hätten nicht das ganze Bier ausgetrunken, so dass man sich dazu gesellen und mit ihnen weiter diskutieren könnte. Bis man sich irgendwann, wie schon die Gruselkabinett-Bewohner vor einem, in tausend kleine Referenzen zerlegt und nur die sterblichen Überreste bleiben.

Julika Huether



Fragmente des Wahnsinns - die Revolution hat nicht nur ihre Kinder, sondern auch ihren eigenen Sinn gefressen. (Fotos: www.remarx.de)